

INTRODUCTION

L'histoire du sport hippique est surtout vue au prisme des grandes courses et des meilleurs gagnants, hommes ou chevaux, ayant franchi le mur qui les séparait d'une relative notoriété. L'élevage reste en retrait. S'il fait l'objet de peu de recherches, c'est sans doute que le long terme est moins facile à appréhender que le court terme, le travail de l'ombre moins valorisé que la compétition, même si celle-ci n'est que la résultante des efforts fournis en amont. Une référence, toutefois, émerge en la matière : l'ouvrage de Guy Thibault, *Un autre regard sur les courses, Histoire des courses et de l'élevage en France de Louis XIV à nos jours (plat, obstacle, trot)*, paru en 2007. Dans l'ampleur de son espace de recherche, ce livre riche d'informations et d'illustrations évoquait un peu la formation du demi-sang et du trotteur, mais le pur-sang en occupait la place principale.

Si l'idée d'un « autre regard » garde toute sa pertinence, avec la primauté accordée au travail des éleveurs, un angle original doit être trouvé. Celui des familles maternelles est particulièrement intéressant, pour replacer l'élevage du demi-sang et les courses de trot dans une perspective historique. Il permet de remettre en mémoire des noms du passé, tout en prolongeant les racines jusqu'aux floraisons actuelles et aux meilleurs trotteurs du moment. Chacun d'eux remonte à une jument-base dont il est issu, plus ou moins lointainement, et les quelques 8000 trotteurs français qui naissent chaque année se répartissent au sein d'environ 300 familles, de taille inégale. Celles dont la généalogie établie est la plus ancienne peuvent remonter à la fin du XVIII^e siècle, avant la création des épreuves au trot ; d'autres sont récentes, avec seulement quelques décennies derrière elles.

Rares sont les travaux sur les familles maternelles, plus exigeants que ceux portant sur les étalons et les lignées paternelles. La référence historique reste l'œuvre du journaliste Louis Cauchois, par ailleurs à l'origine du premier stud-book : *Les familles de trotteurs. Classification des trotteurs français en familles ma-*

ternelles numérotées, paru en 1908. Devenu quasiment introuvable, cet ouvrage dressait un état des lieux de la situation à son époque. Nous en proposons ici un résumé sous forme de tableau, qui permet de voir, plus d'un siècle après, l'évolution de familles dont bon nombre ont disparu mais dont certaines occupent encore le terrain. Puis les recherches se sont raréfiées, jusqu'à la parution en 1989, sous la plume d'un autre journaliste, Jean-Jacques Meignan, des *Lignées classiques du trotteur français*; enfin, cette fois dans une revue spécialisée, *Trot Informations*, avec des rubriques signées Dominique Lorent et consacrées, entre 1991 et 2008, à une descendance, une bonne centaine de familles ayant ainsi été disséquées. Depuis, plus rien et un manque qu'il fallait combler.

Des éleveurs et des familles

Dans le passé, les experts du sport hippique tenaient pourtant grand cas des origines maternelles des vainqueurs. Les éleveurs eux-mêmes s'attachaient à développer leurs souches, et les plus grandes familles de chevaux portent la marque de grandes familles d'éleveurs, ce que nous ne manquerons pas de souligner. Un contre-sens souvent repris, même par des auteurs récents, doit d'abord être dissipé au sujet de la place des poulinières dans l'histoire de l'élevage. Pendant longtemps, elles ne portaient pas de noms propres et héritaient de celui de leur père, apparaissant alors sous le vocable de « fille de... tel ou tel étalon », ce qui ne manque pas de compliquer les recherches. Ce serait le reflet d'une primauté accordée au seul pouvoir reproducteur du mâle. Ce point nous semble discutable; au contraire, c'est parce que les éleveurs destinaient les poulains mâles au commerce mais conservaient leurs femelles, comme une richesse transmise à leurs héritiers, que celles-ci n'avaient nul besoin d'être désignées, hormis par leur filiation directe, l'indirecte étant de toute façon bien connue par le seul intéressé, l'éleveur lui-même. En quelque sorte, les femelles faisaient partie de la « maison » et le maintien de la lignée maternelle était le but du travail d'éleveur, avec l'aide, amélioratrice ou néfaste, des étalons disponibles, souvent ceux les plus proches de la ferme ou du haras, à une époque où les déplacements étaient difficiles. Nommer chaque pouliche était donc superflu dans la mesure où elles étaient destinées à rester et à perpétuer « la race » locale.

Ce dernier concept, celui « de race », a couru tout le long du XIX^e siècle, pour les humains comme pour les animaux, avec des conséquences funestes. Ce n'est pas l'objet ici que de le commenter, en revanche tenter de remonter aux origines du trotteur français se révèle passionnant. La première impression qui se dégage est celle d'un lent et progressif assemblage, prolongé dans le temps, de « races » et de variétés très diverses. Une première conséquence, dont l'écho se prolonge jusque dans certaines recherches contemporaines, est que chacun peut revendiquer l'honneur de la création du demi-sang trotteur ;

certains ne jurent que par le cheval du Merlerault, d'autres ne manquent pas de souligner l'apport décisif du pur-sang, ou bien le rôle déterminant du cheval de carriole de la Manche... Mais l'aptitude à trotter échappe à toute définition, sinon au jugement de la compétition. Une deuxième conséquence de cette primauté donnée à la «race» est que la formation du trotteur a dépendu de choix politiques : lié originellement à l'effort de réarmement militaire, le demi-sang se détache peu à peu de son statut de cheval de guerre pour devenir le vecteur d'un sport-loisir financé par le jeu, l'ensemble restant sous le regard de la sphère publique, même après la fin des haras Nationaux. Or ces choix ne sont pas sans influence sur la génétique elle-même : que les efforts portent sur telle ou telle région sous la pression de notables, ou que le stud-book ferme en 1937, et c'est toute la donne qui change.

Il est donc vain de vouloir établir à tout prix un classement des «chefs de races», d'élire un étalon du siècle, et a fortiori de vouloir dresser un classement des familles maternelles, lesquelles n'ont pas le même poids et la même profondeur historique. Ce long travail nous a obligé au relativisme et veut refléter la diversité. On y rencontre des lieux variés, des destinées particulières et des personnages multiples. Que serait le trotteur actuel sans la volonté de quelques éleveurs visionnaires comme Jean Neveu ou le marquis de Croix, d'entrepreneurs volontaires incarnés par Céneri Forcinal et Théophile Lallouet, d'entraîneurs et commerçants avisés tels Hervé Céran-Maillard et Henri Levesque, sans oublier le rôle joué par des étrangers attirés par les courses françaises, parfois aventuriers tragiques comme Antonio Terry, plus souvent excellents professionnels à l'image de Valentino Capovilla ? L'histoire est faite d'accidents, d'espoirs contrariés et de révélations inattendues, celle du cheval de course plus que toute autre. L'éleveur se projette sans cesse dans le futur, au risque de bien des déconvenues.

Mais si l'éleveur de trotteur est d'origine variée, il n'est pas non plus ce paysan modeste que l'on a voulu mettre en avant, pour mieux l'opposer à l'aristocratie du pur-sang. Il faut quand même posséder de solides moyens financiers pour maintenir, vaille que vaille, un élevage. Les précurseurs du cheval de concours ou de courses, dans l'Orne, la Manche et ailleurs, appartenaient à l'élite locale, occupant souvent des fonctions politiques, maires, conseillers d'arrondissement, voire députés. Ils formaient un noyau alimenté par des mariages internes, d'hommes et de femmes passionnés, établissant de petites dynasties qui pouvaient ainsi échanger des domaines, des pâtures, des saillies, des poulinières. De ce côté-là, la permanence est notable jusqu'à aujourd'hui : les liens familiaux jouent un premier rôle dans le milieu un peu fermé de l'élevage et des courses, ce qui peut permettre de mieux défendre et valoriser un cheptel de poulinières et signe un peu plus, s'il en était besoin,

l'importance accordée par les éleveurs à la souche maternelle.

La difficile notion de classement

S'il n'est donc pas question d'établir une hiérarchie rigide parmi toutes les familles maternelles, il reste d'un grand intérêt, pour les éleveurs actuels, de connaître l'importance respective de celles-ci, leur taille, leur présence au niveau classique, et leur évolution dans le temps. Toutes les familles ne sont pas logées à la même enseigne, loin s'en faut. Certaines sont en progression, d'autres sur le déclin, pour des raisons pas toujours évidentes même si l'effet de milieu, à savoir la qualité de l'élevage et de l'entraînement, joue un rôle certain. Pour plus de clarté, il nous a paru nécessaire de classer ces familles selon le moment de leur apparition dans une histoire en marche, celle de la lente élaboration de l'animal appelé à devenir le trotteur français tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Ainsi la première de nos huit parties (quatre pour ce tome 1, quatre dans le suivant) recense les familles «historiques», les plus anciennes du stud-book, dont on peut situer les origines dès l'ancien régime, vers 1780, puis la période troublée de l'Empire napoléonien et de la Restauration. Pour l'essentiel, elles prennent place dans deux foyers : la région du Merlerault et l'est de la plaine d'Alençon. Vient ensuite un deuxième temps avec l'introduction du demi-sang anglais, notamment celui du Norfolk, réputé pour donner une allure au trot plus naturelle ; là, l'aire géographique se déploie, toujours en Normandie mais en lorgnant aussi vers le Calvados, l'Eure et la Seine-Inférieure (Seine-Maritime aujourd'hui). N'oublions pas la Manche, qui fait l'objet d'une troisième partie distincte, avec la figure d'**ELISA**, sans doute la poulinière la plus connue au XIX^e siècle, et d'autres grands noms, hommes et chevaux, de la presque carentine. Enfin, la quatrième partie marque un tournant autour de deux étalons décisifs, **Conquérant**, fils d'**ELISA**, et **Lavater**, réussite posthume du marquis de Croix, au moment du véritable envol de la discipline du trot, après des moments difficiles et la guerre de 1870-1871. Dans un deuxième ouvrage seront abordés d'autres thèmes, comme le croisement à l'envers, particulièrement abouti dans l'élevage Olry-Roederer, puis les régions autres que la Normandie, et enfin, après un détour par quelques familles d'origine russe, avec le gros bastion composé par les familles nées de juments américaines, venues enrichir le stud-book français en deux vagues, avant et après le premier conflit mondial de 1914-1918.

Inscrit dans le temps long, l'élevage brasse un grand nombre de noms et de lieux. La difficulté est donc de trier, quand on prétend rassembler dans une même étude des éléments parfois séparés par deux siècles ! La clarté est

nécessaire pour établir la genèse puis l'évolution de ces familles, et nous avons tenté de respecter une certaine unité dans le traitement de chacune. Entre le général et le particulier, il n'est pas toujours aisé de tisser des liens. A ce sujet, une image parlera aux amateurs de la cueillette des champignons : celle du mycélium, invisible car en sous-sol mais déterminant en surface. Il y a un peu de cela dans les familles maternelles, à l'action souterraine et difficile à évaluer. Pour revenir sur la difficulté de dégager un classement, s'il reste bien sûr très possible de faire naître des bons chevaux dans toutes les familles, il existe de toute évidence, comme il existe des « coins à champignons » bien connus des ramasseurs, des familles plus favorables que d'autres à l'éclosion des talents, et le lecteur attentif les discernera.

Questions de méthode

Les sources portant sur la généalogie équine restent limitées et fragiles. Certes, le premier stud-book trotteur établi par Louis Cauchois avait été établi avec le plus grand sérieux, et, plus d'un siècle après et alors qu'on nous vante le potentiel de l'intelligence artificielle, on ne peut qu'être admiratif devant ce travail alors effectué à l'aide de seules fiches manuelles. Avant lui, d'autres ouvrages parus au XIX^e siècle avaient déjà établi, pour le public intéressé, des filiations connues par une poignée d'éleveurs. En premier lieu ceux de Charles du Haÿs, historiographe normand, grand défenseur du cheval du Merlerault et auteur prolixe et passionnant, qui s'appuie sur ses souvenirs non sans risquer parfois quelques petites approximations. Les Haras nationaux avaient aussi impulsé quelques travaux, comme un stud-book du demi-sang, en plusieurs tomes, qui réunit surtout les étalons. Les registres de monte fournissent plus de données concernant les poulinières, avec parfois le nom et l'adresse des éleveurs adjoints. D'autres recensements de juments hantent aussi certaines archives départementales, comme à Alençon ou à Caen, en attente d'étudiants qui pourraient trouver là matière à des mémoires de masters d'histoire... Signalons aussi le stud-book vendéen, paru en 1889 sous la plume de Louis Hamon, très complet et qui apporte des renseignements sur d'autres régions. De façon plus étonnante et plus lointaine, des catalogues aux Etats-Unis, où furent vendus bon nombre de chevaux normands, permettent de vérifier des descendances maternelles.

Tout ceci n'empêcha pas des controverses, entre hippologues, au sujet de certains pedigrees célèbres à commencer par ceux d'**ELISA**, **LADY PIERCE** et **MISS BELL**, trois juments-base d'importance. On sait par ailleurs que les substitutions d'étalons furent pratiquées dans certains haras, sans parler des doubles paternités officielles. Après la fermeture du stud-book, vint le problème des étalons « clandestins » d'origine américaine : Calumet Delco est

le plus célèbre mais il y en eut quelques autres. Jusqu'à la généralisation des contrôles et des filiations, depuis les années 1960, quelques affaires éclaboussèrent le monde des courses. Mais il ne faut pas non plus exagérer l'importance de la marge d'erreur, pour une raison tout simplement pratique. Pendant longtemps, la majorité des éleveurs ne disposa que des étalons à portée de juments qu'il fallait bien emmener à la saillie, souvent à pied, ce qui limitait la portée des fraudes. Quelques points obscurs pourraient peut-être, au terme de recherches poussées, être éclaircis, mais cette étude s'appuie sur des faits généralement admis.

Autre problématique intéressante : celle des juments-base. Pour une seule famille plusieurs possibilités apparaissent selon les sources actuelles, comme les catalogues de ventes ou la base de données Trot Pedigree. Ainsi, depuis la classification de Louis Cauchois, des familles ont pu changer de noms... Un principe général est qu'une famille doit englober tout cheval encore influent dans le stud-book actuel même de façon lointaine, et que la date de la mise en place réelle de la famille doit aussi souligner le travail de l'éleveur qui a développé la souche. Pour ne prendre qu'un seul exemple, l'écurie Forcinal possédait dans la décennie 1850 deux sœurs célèbres, issues d'un même étalon anglais : **HERMINIE**, laquelle a conservé son statut de jument-base, et **DAME DE CŒUR**, une championne sur les pistes. Or cette dernière a disparu des sources actuelles au profit d'une certaine BONNIE BELL, née cinquante ans après son ancêtre, ce qui n'a pas de sens puisque tous les trotteurs actuels de cette famille descendent d'une fille de BONNIE BELL, ESTREES II, laquelle devrait donc, à son tour et dans cette logique de réduction, devenir jument-base... au risque de brouiller les pistes et de perdre ceux qui s'intéressent à ce sujet. Si possible, il nous semble donc préférable de revenir à la jument-base la plus ancienne, à savoir **DAME DE CŒUR** dans ce cas précis.

Cette étude se voulant une mise en lumière de l'action des poulinières sur la sélection du trotteur français, les femelles sont toujours indiquées en MAJUSCULES, avec du **caractère gras** pour les juments-bases, tandis que les mâles et les hongres sont cités en minuscules. Les chevaux qui ne sont pas considérés comme trotteurs français, pur-sang ou étrangers, sont cités avec des *italiques*. Jusqu'à la moitié du XX^e siècle, la date de naissance, quand elle est connue, figure après le nom de chaque jument citée, ainsi que son père. Quelques cartes et illustrations apportent aussi des éclairages sur la genèse de la formation de la race du demi-sang, au XIX^e siècle, et l'origine géographique des éleveurs. Un rappel des gagnants des principales épreuves classiques jusqu'en 1949 figure à la fin de l'ouvrage, en attendant d'être complété, dans le deuxième volume, par les vainqueurs depuis 1950.